Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 7 (1869)
Heft: 40

Artikel: Une visite à Victor Hugo, à l'hôtel des Alpes
Autor: Daclin, Emile
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-180502

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

envers ses adversaires et noble envers ses ennemis. M. Ferry manie l'épée de la parole, mais en dédaigne le poignard.

Il est à regretter que — comme plusieurs de ses amis — il trouve plus facilement des effets oratoires que des conclusions pratiques.

Buisson, professeur, à Neuchâtel, paraît avoir environ 35 ans. Petit, vif, physionomie agréable et délicate, cheveux et barbe lisses et noirs. Il parle avec correction et netteté. On sent qu'il a médité son sujet, car son exposé est clair, facile et nourri. Sans artifices oratoires, il est simple, élégant et fort. M. Buisson n'enlève pas son auditoire, il le captive, l'entraîne si bien et si loin, qu'il finit par se faire applaudir d'enthousiasme, sans contrôle, même de ses plus ardents adversaires.

Laurier, avocat, à Paris, environ 35 ans. Taille moyenne, cheveux et favoris blonds. Plein de verve et de feu, maniant la parole avec une grande facilité. C'est un orateur de mérite.

Grâce aux effets qu'il sait ménager, on l'écoute avec plaisir, on l'applaudit de bon cœur, mais ses conclusions ne supportent pas l'examen.

Quand il parle, M. Laurier ne peut rester en place, il s'agite, s'échauffe et donne ainsi à son éloquence un caractère tumultueux qui conviendrait mieux à une réunion populaire qu'à une assemblée délibérante.

Gatineau, de Paris, 55 à 60 ans. Son visage est frais, bien conservé, orné de favoris gris. Mis avec recherche, souriant volontiers aux dames et — traduisant pour elles — M. Gatineau, qui s'honore du titre de bourgeois, est un bourgeois satisfait et poli qui paraît prendre la paix et la guerre très philosophiquement.

Plutôt causeur qu'orateur, il est à la tribune comme un poisson dans l'eau. De là, il lance à son débonnaire auditoire, avec beaucoup de monnaie pour l'amuser, quelques bonnes pièces d'or.

Semper, de la Colombie, environ 35 ans. Taille moyenne, cheveux frisés et barbe châtain-clair. Homme ardent et enthousiaste, plein de bon sens et d'idées neuves, il rend sa pensée avec bonheur et clarté. On sent que son discours est l'œuvre d'un esprit sérieux, travailleur et réfléchi.

Malgré quelques expressions pittoresques, doublées de gestes un peu hardis, M. Semper laisse une bonne impression sur l'assemblée.

Longuet, de Paris, de 30 à 35 ans. Grand, mince, vif, visage pâle et fatigué, expression sèche et dure, telle est la physionomie de cet enfant terrible.

Il s'exprime très distinctement, quoique avec une extrême volubilité.

Sa nature emportée le pousse à l'interruption, qu'il pratique parfois avec un sans-gêne de mauvais goût. M. Longuet développe assez bien des théories hasardées, mais toujours avec un ton sec et cassant.

Rousselle, rédacteur du Progrès, environ 40 ans. De taille moyenne, replet, barbe et cheveux noirs, lunettes.

C'est le modèle des interrupteurs et probablement des démolisseurs. Quant à reconstruire c'est une autre affaire et son discours sur la première question donne très bien la mesure de sa valeur à cet égard.

Il promet beaucoup et ne tient rien du tout. M. Rousselle fait l'effet d'un énergumène qui, ayant à parler sur les horreurs de l'esclavage, conclurait en disant : L'esclavage est la négation de la liberté !

Fribourg, de la Liberté, de Paris, de 25 à 30 ans. Taille moyenne, jolie figure, cheveux et moustache noirs.

Interrompt avec violence et parle avec modération.

Thermes de Lessus, septembre 1869.

L. C.

Une visite à Victor Hugo, à l'hôtel des Alpes,

par M. Daclin, l'un des écrivains du journal *Le Charivari*, de Paris.

J'avais deux heures à passer à Lausanne en attendant le train qui devait me conduire à Berne. En descendant de wagon je me dirigeai, pour y déjeûner, vers l'hôtel des Alpes, tout voisin de la gare, mais admirablement situé sur le Léman avec une vue magnifique de tout le lac.

En jetant les yeux sur la *Gazette de Lausanne*, j'y lis quoi? Que Victor Hugo, président d'honneur du congrès de la paix, est arrivé la veille et descendu à ce même hôtel des Alpes où je me trouvais. Ma foi, l'occasion était belle et ne s'offrirait peut-être plus; je demandai au garçon si M. Victor Hugo était chez lui à ce moment, et sur sa réponse affirmative, je le priai de lui porter ma carte où j'avais écrit que « me trouvant de passage pour quelques heures seulement à Lausanne, je n'osais solliciter l'honneur de présenter mes hommages à Victor Hugo, mais je le priais d'en agréer ici l'expression.» Cinq minutes après le garçon redescendait me priant de le suivre.

Je n'en fais pas mystère et ne rougit point de l'avouer: une émotion singulière me prit à cette invitation. J'allais voir face à face et seul à seul cet homme de génie dont les adorables poésies enfantines ont bercé nos premières années, dont les chants d'amour ont enivré notre adolescence, ce poète qui a renouvelé la poésie en France, qui est l'égal d'Homère et de Sophocle, de Dante et de Shakespeare, ses aïeux et ses frères; j'allais voir cet écrivain merveilleux qui a fait du théâtre une réalité palpitante et vivante, au lieu de cette banalité de convention qu'il avait été jusqu'à lui! Mais surtout j'allais parler à ce grand citoyen, à cet homme qui, né aristocrate, flatté par les Bourbons, recherché par la monarchie constitutionnelle, a eu cette audace, ce courage et cette conscience de dépouiller les préjugés de son éducation et de son milieu, de vouloir la liberté de son pays, dût-il en souffrir, dût-il en mourir; de s'exiler au milieu de l'Océan, alors qu'il pourrait jouir dans son pays de la gloire et des honneurs; qui avait même en cet instant la triste et

sublime abnégation de voir en face de lui la France, Evian et Thonon, à une heure de bateau, d'être tout près de sa terre natale, la Franche-Comté, où il pourrait revenir aussi sûrement que le plus vulgaire touriste, — et de résister à ces tentations pour rester fidèle au serment prêté et se faire le martyr du devoir!...

La porte s'ouvrit... J'entrai... Victor Hugo (jamais je ne pourrais m'habituer à dire M. Hugo) vint à moi en me tendant les mains.

— M. Daclin, me dit-il, soyez le bienvenu, j'aime beaucoup *le Charivari;* c'est un des journaux que je lis le plus assidûment et avec le plus de plaisir.

Il y avait là deux personnes: une dame à cheveux blancs que je ne connaissais pas, et un jeune homme à la figure sympathique et sérieuse, aux allures de parfait gentleman, que le maître me désigna de la main.

— Mon fils.

Ce jeune homme, c'était François-Victor Hugo, qui a traduit Shakespeare comme on ne l'avait jamais fait, comme Leconte de Lisle vient de traduire Homère.

La pièce où j'étais servait de salle à manger; au milieu se trouvait une longue table sur laquelle quelques couverts étaient placés.

— Monsieur Daclin, voulez-vous me faire le plaisir de déjeûner avec moi? me demanda Victor Hugo.

Je m'excusai en disant que c'était fait; alors il m'indiqua un siége en face de lui, à côté de son fils, tandis que lui-même s'asseyait à côté de Mme ***.

— Au moins, me dit-il en souriant, vous prendrez bien un verre. Ce vin est excellent, c'est du vin d'Yvorne; il vaut les vins de France.

Nous causâmes... de beaucoup de choses que je ne puis rapporter ici.

Je n'ai pas besoin de dire combien la conversation d'un tel homme est pleine de charme et d'intérêt, mais je ne puis certifier que je n'ai pas trouvé chez lui la moindre trace de cette pose ou de cet orgueil que ses ennemis lui ont prêté. J'ai même été surpris de sa bonhomie et de sa familiarité.

Le caractère principal de la physionomie d'Hugo, c'est la sérénité, je dirais volontiers la majesté, tempérée par une indéfinissable expression de mansuétude. Ses yeux sont d'une douceur inouïe; au physique, la tête est fort belle; ses cheveux, coupés presque ras, sont entièrement blancs, ainsi que la barbe, qu'il porte entière et qui lui donnerait un air vénérable, si la fraîcheur du teint, le timbre de la voix ne lui conservaient encore la jeunesse. En réalité, Victor Hugo ne paraît pas avoir plus de soixante ans; il est fort et vigoureux, et lorsqu'il s'anime on comprend que ces paroles qu'il a prononcées au banquet du congrès en réponse au toast de M. Longuet et en faisant allusion aux événements qu'il espère : « Jeunes gens, au jour du devoir, vous me verrez au milieu de vous et aussi jeune que vous, » ne sont pas une vaine promesse.

Il me demanda si j'avais déjà assisté à une séance du congrès. Je lui répondis que non, puisque j'étais arrivé le matin même; j'ajoutai que j'irais bien volontiers à la séance du jour, mais que mon costume de voyage m'arrêtait.

— Bah! me dit-il, tout le monde ici est en costume de voyageur. Pour moi, je suis obligé d'endosser l'habit noir à cause de mes fonctions de roi constitutionnel.

Il faisait allusion à la présidence honoraire du congrès qui lui avait été décernée, tandis que la présidence effective appartenait à M. Eytel, membre du Conseil d'Etat suisse (?).

Lorsque je suis arrivé, continua Victor Hugo, je voulais, après avoir fait mon discours d'ouverture, prendre place au milieu du public et assister aux discussions avec la foule, comme vous, comme tout le monde; mais mon vice-empereur, mon Rouher, fit-il en souriant, ne me l'a pas permis, et il a fallu que j'acceptasse un fauteuil à côté de lui sur l'estrade.

Sur ces entrefaites arrive Mme Ernst, la célèbre *diseuse*, qui avait donné la veille, au cercle de Beau-Séjour, une séance de déclamation, dans laquelle elle avait obtenu le plus vif succès en récitant quelques strophes de la *Légende des Siècles*.

— Avez-vous déjeuné, madame? demanda le le poète.

— Non, répondit Mme Ernst, mais je n'ai pas faim.

— Oh! madame, il faut déjeuner, c'est absolument nécessaire, répliqua Victor Hugo avec gaîté; on ne peut pas vivre de poésie; il faut manger. — Mademoiselle, veuillez servir madame, ajouta-t-il en se tournant vers la fille du maître de l'hôtel, qui attendait.

La conversation reprit son cours. Mme Lamber nous raconta que la veille, en allant avec Victor Hugo précisément à la séance de Mme Ernst, on lui avait volé, en coupant sa poche, son porte-monnaie et un médaillon de grand prix qui, en outre, était pour elle un précieux souvenir.

— Ainsi, madame, dit alors Victor Hugo en se tournant du côté de Mme Ernst, c'est vous qui êtes cause que madame a été volée. Tout le monde a voulu vous entendre; il y a eu foule au guichet, et c'est en ce moment que madame a été pressée et volée.

— Soit, répondit Mme Ernst, mais cela me rappelle précisément que vous êtes cause que nous avons été dévalisés, mon mari et moi.

— Bah! s'écria Victor Hugo en riant, comment cela?

— C'est toute une histoire.

« Il y a quelques années, raconte Mme Ernst, je me trouvais à Nice où j'étais allée conduire mon mari malade. Je me promenais au bord de la mer où je rencontrai Alphonse Karr, qui tenait deux volumes sous son bras.

— Qu'avez-vous donc là? lui demandai-je.

— Les deux premiers volumes des *Misérables* que je viens de recevoir.

— Oh! m'écriai-je, prêtez-m'en un; je meurs d'impatience de lire cet ouvrage, et de le lire à mon pauvre mari.

— Soit, répond Karr, je veux bien vous en prêter un, mais ce sera le second. Voulez-vous commencer par la fin?

— Cela m'est égal, pourvu que je lise les *Misérables*.

Et je me hâtai de rentrer à la maison où, tout d'une haleine et depuis la première page jusqu'à la dernière, je me mis à le lire à mon mari. Nous fûmes tellement enthousiasmés de cette lecture, (Ce second volume contient l'admirable chapitre: *Une tempête sous un crâne*) que je lus toute la soirée et une partie de la nuit. L'aube blanchissait l'horizon lorsque, arrivée à la dernière page, je me retirai dans ma chambre pour prendre quelque ropos. Mon mari s'endormit aussi.

Lorsque je m'éveillai, je tendis la main pour prendre ma montre. Ma montre n'y était pas! Je me lève et vais à la cheminée. Mon porte-monnaie que j'y avais mis avait disparu! Au même instant, la bonne accourt en me disant: « Madame, avez-vous pris les couverts, hier soir? Ils ne sont plus dans le tiroir. » Nous étions volés. Un malfaiteur avait profité du profond sommeil où nous avait plongé la fatigue causée par l'excès d'intérêt que nous avait inspiré la lecture de votre livre. « Ah! je vous l'avoue, à ce moment-là, je maudis bien sincèrement les *Misérables*. »

— Les misérables qui vous avaient dévalisés, interrompis-je?

— Et voilà, reprit Mme Ernst, comment, monsieur Hugo, vous êtes, moralement du moins, complice de voleurs.

— Avec Alphonse Karr, répondit le maître.

A ce moment, François-Victor Hugo se retira. Hugo se leva.

— Ainsi, me demanda-t-il, vous venez à la séance du congrès?

— Volontiers; mais je ne sais ni où elle a lieu, ni quelles formalités il faut remplir pour y assister.

— Il n'y en a aucune.... Au surplus, c'est à deux heures. Soyez ici à deux heures moins un quart, nous irons ensemble.

Je repris aussitôt mon bagage à la gare, et demandai une chambre à l'hôtel.

A deux heures, nous étions au Casino.

EMILE DACLIN.

Une noce de village.

(Tableau des mœurs du canton d'Argovie.)

II.

Il est temps, chers lecteurs, de vous dire où nous sommes. Le village dont nous parlons se trouve au sud du canton d'Argovie. Cette partie s'appelle le Freiamt (bailliage libre). A l'orient sont les montagnes qui séparent le lac de Zoug de la vallée de la Reuss. Au nord, le village est abrité par des hauteurs en amphithéâtre. Depuis la Haldé on voit le panorama des montagnes du sud, à partir du Sentis, avec leurs accidents et leurs glaciers, et à travers les arbres on aperçoit le lac de Hallwyll. On aurait difficilement pu placer mieux le berceau d'un nouveau ménage. Sous les yeux, au bas du coteau, se trouvait, à demi cachée par des cerisiers en fleurs, la maison dans laquelle l'époux de Meilé, Christian, était né. Là continuerait de vivre la vieille mère avec un de ses fils encore célibataire. Décidément il semble que les douleurs et les misères de la vie ne peuvent approcher d'un tel endroit. En y arrivant, Christian serra dans ses bras Meilé, en lui demandant si l'habitation lui plaisait. — Oh! oui, répondit-elle, c'est bien là que nous vivrons dans l'union et que nous terminerons nos jours en paix.

La fête se prolongea jusque bien tard dans la nuit, et personne du village n'en fut exclu.

Trois ans se sont écoulés, pendant lesquels toutes les espérances de Meilé se sont pleinement réalisées, jamais le moindre nuage ne s'est élevé entre époux, jamais la moindre parole acerbe ne s'est fait entendre. Il ne pouvait guère en être autrement. Dès leur plus tendre enfance, Christian et Meilé avaient été inséparables. En grandissant, leur amour n'avait fait que s'embellir et développer le sentiment qui, d'abord, n'avait été qu'en germe dans leur cœur. Le mariage n'avait fait qu'unir plus intimement ces êtres habitués, depuis longtemps, à vivre l'un pour l'autre. La paix répandait visiblement ses bénédictions sur le jeune ménage. Tout prospérait dans le jardin et dans les champs, et l'aisance venait, pour ainsi dire sans peine, remplir de biens la nouvelle maison. Et pourtant les douleurs ne manquèrent pas. Dans la première année, les époux eurent une fille qui, après avoir été pendant trois mois la joie de ses parents, fut attaquée d'une maladie de consomption dont elle mourut. Ce fut le cœur saignant que les parents allèrent à la tombe de leur enfant, et ce fut en pleurant que, rentrés à la maison, ils s'assirent près de ce berceau vide, qui, si peu de temps auparavant, renfermait pour eux l'univers. Ils reconnurent que ce revers commun, en leur montrant à pleurer ensemble, avait resserré encore leur amour mutuel; et que cet amour, s'élevant en esprit vers le ciel où la petite ange était allée, avait pris une teinte plus religieuse, quelque chose de plus relevé.

Ce fut dans ces sentiments qu'ils passèrent encore une année, au bout de laquelle les vagissements d'un nouvel enfant vinrent rompre la solitude et la morne tristesse de la maison. C'était encore une fille, vigoureuse et fraîche, qui souriait à la vie. Le père eût préféré un garçon. Le sort de sa première enfant le remplissait de crainte en songeant à la nature plus frêle de l'autre sexe. Il ne témoigna rien de ce qu'il éprouvait, et se réjouit de voir le vide comblé, l'espérance renaître. Meilé voulut que cette seconde enfant portât les mêmes noms que la première. « Non, non! » s'écria avec précipitation, et presque avec violence, Christian; cela ne peut pas aller toujours ainsi, notre nouvelle petite s'appellera Anna, et ma mère sera sa marraine. » Meilé avait senti toute la vivacité de cette contradiction, elle fixa du regard la figure embarrassée de son époux, et devina à l'instant ce qui se passait dans l'âme de celui-ci: « Fais comme tu voudras! » répondit-elle lentement et d'un air réfléchi. Christian se baissa pour dissiper par un baiser le léger nuage qui venait de passer sur le pâle visage de la jeune mère. Mais il ne pût faire disparaître du cœur de Meilé un sombre sentiment qui venait d'y entrer, elle venait de revoir, trait pour trait, la figure sévère et moqueuse de sa belle-mère, la regardant par dessus l'épaule, au moment d'entrer à l'église, le jour de la noce. La jeune mère se retourna dans son lit, essaya de dormir, mais les plus sombres pensées, les rêves es plus sinistres ne cessèrent de la poursuivre, c'était toujours l'image moqueuse, méchante de sa belle-mère qui lui apparaissait. En vain se mit-elle à récapituler, dans son esprit, toutes les marques d'attachement, toutes les bontés que cette femme avait eues pour elle, rien ne pouvait dissiper la tristesse et l'effroi dont elle était saisie. Enfin elle recourut, par la prière, à Celui qui dirige toutes choses, elle se souvint que rien ne peut arriver sans sa permission. Le calme lui revint. Elle s'endormit paisiblement. Dans les semaines qui suivirent, les travaux du ménage, les soins à donner à la frêle créature tant aimée, finirent par dissiper les derniers vestiges des craintes que cet incident, en apparence si peu grave, avait fait naître dans son cœur. Le jour du baptême, lorsqu'elle vit la grand'mère, en costume de marraine, dorlotter et embrasser la petite, elle se repentit de l'avoir si mal jugée.

(La suite au prochain numéro.)

L. MONNET. — S. CUÉNOUD.

LAUSANNE — IMPRIMERIE HOWARD ET DELISLE